

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 3

Artikel: Quand finit la jeunesse : [suite]
Autor: Marcel, Etienne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189641>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trovâ onna demêindze, et l'avâi décidâ avoué sa fenna dè fèrè onna tâtra po l'âo z'offri âo petit-goutâ, kâ l'est prâo la mouda, quand on a fé âo for et qu'on a fé dâo quegnu, dè lo medzi à mareindon.

Stu gaillâ et sa fenna âmâvont prâo lè bons bocons; mâ lè volliâvont medzi leu mémo et parait que l'âo fasâi quasu maubin quand l'ein faillâi bailli à cauquon d'autro.

Don, quand l'atteindiont eilliao vesitès, fasont âo for lo deçando, et âo momeint iô la granta bouéba allâvè sè mettre à eimpatâ po fèrè eillia tâtra ein quiestion, lo teimps, que bargagnivè du lo matin, sè met âo poue tot dè bon, lo ciet sè couvrè dè gros niolans et la plidze coumeincè.

— Rosette! se criè la fenna à sa felhie qu'avâi dza lè mandzès recoussâitès po fèrè la pâta.

— Et quiet, méré?

— Met on pou mé dè bûro dein ta pâta.

— Et porquiet?

— Paeque vâo fèrè poue teimps déman, que ne volliont pas veni, et que ne medzereint lo quegnu no-mimo!

QUAND FINIT LA JEUNESSE

V

Dès que l'on sut l'arrivée de la belle madame Duperré, parmi les groupes déjà formés en attendant les danses, aussitôt les anciens amis, les admirateurs, les flatteurs vinrent se présenter en foule.

Mais pourquoi eurent-ils, presque tous, l'abord marqué d'un embarras visible, l'air contraint et désappointé? Pourquoi la pauvre Gabrielle trouva-t-elle, ce soir-là, les amis tièdes, les admirateurs peu nombreux, les flatteurs peu éloquents, et les danseurs stupides? Ce n'était pourtant point ainsi qu'elle les avait vus à son dernier bal, à son dernier triomphe. Evidemment il y avait quelque chose en l'air. Elle ou le monde avait changé.

— « Eh quoi! — se disait-elle, — perd-on si vite la mémoire? Pour six mois tout au plus de solitude et de douleurs, il semble qu'on me méconnaisse, que l'on m'ait oubliée!... Mais je le sens bien pourtant, je commence à reprendre ma force, ma vivacité, ma grâce d'autrefois. Je puis encore les étonner, les éblouir, me montrer triomphante et belle. Il ne me faut pour cela qu'un peu d'animation, de gaieté, quelques sourires, et, pour soutenir mes forces, un léger effort de volonté. »

Et Gabrielle causa, dansa, valsa, sourit, mais ne triompha plus. Le charme était brisé, son astre était éteint et à ses côtés, sous ses yeux, elle voyait les admirateurs, les flatteurs se tourner vers d'autres étoiles. Les regards qui s'arrêtaient sur elle exprimaient bien l'étonnement encore, mais ce n'était plus cet étonnement du charme et de l'admiration auquel l'avaient accoutumée ses succès d'autrefois. Les hommes se pinçaient la lèvre et mordaient le coin de leurs moustaches en la considérant, comme s'ils se fussent dit: « Le temps à passé par là. » Les douairières hochaient la tête et levaient les yeux au ciel, comme si derrière leur éventail elles eussent murmuré: « Elle a beaucoup souffert... Pauvre femme! »

Il se trouva même, ô malheur! une jeune comtesse, une franche étourdie, toute fière de ses dix-neuf ans et de sa guirlande de fraîches roses de mai, qui s'en vint ouvrir ses grands yeux bleus sous le nez de Gabrielle, tout en joignant ses belles mains blanches, et s'écriant, d'un ton où dominaient les bémols:

— « Ah! mon Dieu, ma chère, que c'est donc triste d'avoir si tôt des enfants! On a tant de tourments à cause

de ces petits anges, et puis on devient si faible, si pâle, si... changée, tout d'un coup... Enfin, vous avez du moins conservé vos beaux cheveux lustrés, c'est encore un bonheur. »

Pour la pauvre désabusée, c'en était fait, c'en était trop. Ce dernier trait, si imprévu, si irritant, la blessa jusqu'à l'âme. Puis, à mesure qu'avancait la soirée, elle avait vu les physionomies devenir plus compatissantes, les regards plus significatifs, les sourires plus incertains, les danseurs moins empressés et aussi moins sympathiques... Ce supplice, si nouveau pour elle, était trop cruel pour son orgueil. Elle quitta donc, en frémissant, le salon de la duchesse, et ses chevaux l'entraînèrent sur le chemin de son hôtel.

Elle monta précipitamment, s'élança dans sa chambre, congédia sa femme de chambre d'un geste muet et hautain, et courut devant son miroir en s'écriant dans son angoisse:

— « Oh! que je voie, que je sache enfin pourquoi ils ne m'admirent plus, pourquoi ils m'ont oubliée? »

Mais au premier coup d'œil qu'elle jeta sur la glace, elle ne remarqua rien, d'abord. Alors elle défit rapidement, d'une main fiévreuse, d'une main qui brûlait, et qui tremblait pourtant, les agrafes de son corsage, les fermoirs de ses colliers, les brillants de sa chevelure. Elle rejeta loin d'elle les rubans, les guirlandes, les bracelets et les diamants; elle mouilla ses lèvres, elle essuya son rouge.

— « Que je me voie, — dit-elle, — sans toutes ces parures, sans tous ces capricieux ornements; et alors je saurai bien si je suis encore belle. »

Puis, toute pâle, tremblante, le cou nu, les cheveux dénoués, elle s'appuya sur la console de marbre blanc, et se regarda longtemps, fixement, dans la glace. Tout à coup son visage pâlit, ses lèvres s'entr'ouvrirent. Elle eut un cri de désespoir, fit un brusque mouvement comme pour se rejeter en arrière, et avec un sanglot douloureux, cacha sa tête dans ses mains.

— Ah! — balbutia-t-elle au milieu de ses pleurs, — je sais bien maintenant que je suis condamnée, que je ne suis plus jeune et ne régnerai plus... Pauvre femme malade, fanée, je n'aurai plus à me glorifier que de mes souvenirs de joie et de jeunesse, de mes triomphes d'autrefois... Pour moi, tout est fini, le bonheur est passé... Je suis vieille, j'ai une ride!

Hélas! oui, la ride était là, visible, nettement dessinée, traçant au-dessous de l'œil noir, sur la peau fine encore rosée, son sillon livide et flétri. Une ride sur cette joue, un ver sur cette fleur!... C'est que le printemps s'enfuyait, et la vieillesse allait venir. La vieillesse, l'horrible vieillesse, chauve, branlante, décrépète, édentée!...

— Etre vieille, être vieille, mon Dieu! — sanglotait Gabrielle. — Voir chaque jour un rayon s'en aller de ses yeux, une dent de ses lèvres, une boucle de sa chevelure! Etre vieille, triste, oubliée, et se rappeler le temps où l'on était belle, admirée, joyeuse, où l'on pouvait sourire, où l'on allait danser!... Que faire, alors, quand le monde vous délaisse, quand on ne vous envie et ne vous connaît plus?... L'ennui vous suit, le regret vous accompagne, et la tombe s'approche. Que peut-on devenir, alors, et qu'est-ce qui vous reste? »

(A suivre.)

Aux filles à marier. — Une des jolies filles de Vevey était courtisée par quatre jeunes gars, qui se trouvaient avec elle sur un de nos bateaux à vapeur. Embarrassée, obsédée par ces nombreux prétendants qui luttèrent autour d'elle de prévenances et de flatteries, elle en parla au capitaine, qu'elle con-